

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 33 (1888)
Heft: 9

Artikel: Variété : au camp de Krassnoë-Sélo : souvenirs d'un civil
Autor: L.P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-336790>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A qui fera-t-on croire que les officiers nommés par les cantons compromettent par leur incapacité supposée les intérêts de l'armée et la défense?

A qui fera-t-on croire que les intérêts de la défense exigent que les chefs de section et les autres fonctionnaires militaires soient nommés par le Conseil fédéral?

Les milices sont-elles d'avis que l'habillement et l'équipement que les cantons leur fournissent compromettent les intérêts de la défense?

Est-il vrai que les intérêts de l'armée et de la défense exigent que la Confédération prenne en mains la tenue du contrôle et l'administration du matériel?

Certes, nous ne nierons pas qu'il ne puisse se commettre dans les administrations militaires cantonales, comme dans toute administration, certaines erreurs ou certaines négligences. L'administration militaire fédérale n'en commet-elle jamais? Et quand elle se sera débarrassée de cette coopération des administrations cantonales, qu'on dit gênante, parce qu'elle est quelquefois un contrôle, en commettra-t-elle moins? Lorsqu'elle devra agir avec le concours direct de fonctionnaires cantonaux ou communaux qui dépendent d'une autorité autre que la sienne, trouvera-t-elle dans cette organisation les avantages et les facilités qui lui permettront d'accomplir sa tâche de manière à réaliser les espérances qu'on met en elle?

Admettons même que sur ces différents points une centralisation amène des améliorations de détail, largement compensées par les déficiences inhérentes à toute administration centralisée, où les erreurs ne sont pas bornées à un seul canton, mais peuvent dans certains cas les atteindre tous, et demandons-nous si ces légers progrès pèsent d'un poids assez lourd dans la balance pour justifier cet énorme coup de canif donné au compromis de 1874: l'éviction violente des cantons d'un domaine où ils ont la conscience de s'être honorablement acquittés de leur tâche; d'un domaine où ils ont mérité la reconnaissance de la patrie et non pas cette déchéance dont on les menace, non pas ce brevet d'incapacité que leur infligent des hommes qui, inconsciemment peut-être, confondent trop l'intérêt de l'armée avec le sentiment jaloux de leur propre autorité. »

VARIÉTÉ

Au camp de Krassnoë-Sélo.

SOUVENIRS D'UN CIVIL

L'entrevue récente de Guillaume II et de l'empereur de Russie à Péterhof, la revue passée par eux à Krassnoë-Sélo, m'ont rappelé le

séjour que je fis il y a deux ans, à pareille époque, dans ces contrées. Peut-être quelque souvenir de ce séjour intéresserait-il vos lecteurs ? Qu'ils me permettent, en tout cas, de leur raconter une visite au camp de Krassnoë-Sélo ; mais qu'ils veuillent bien se souvenir que ce n'est pas un soldat qui leur parle et qu'ils ne doivent pas s'attendre, par conséquent, à des appréciations militaires sur l'armée russe, ni à des détails techniques auxquels ils pourraient avoir droit.

I

J'étais, à cette époque, en passage à Péterhof, résidence d'été de l'empereur de Russie, petit village, embelli depuis deux siècles par les tzars, orné de palais, entouré de villas somptueuses et possesseur d'un parc, créé par Pierre-le-Grand, dont les eaux sont célèbres dans le monde entier. Ces eaux, amenées à grands frais, d'une abondance prodigieuse, sont converties en une infinité de jets d'eau, de cascades, de fontaines qui se succèdent jusqu'à la mer. Elles semblent intarissables et, jointes aux superbes ombrages du parc, elles font de ce lieu un site enchanteur pendant les étouffantes chaleurs de juillet. Lorsqu'on descend jusqu'au bord de la mer, le regard embrasse l'étendue si bleue et si pure du golfe de Finlande ; on aperçoit Kronstadt dans le lointain et même, par un beau jour d'été, on voit quelquefois briller à l'horizon les coupoles dorées des églises de Pétersbourg.

Installé à Péterhof avec la suite d'un jeune membre de la famille impériale, toutes choses m'étaient bien facilitées et presque chaque jour nous faisions une excursion, toujours intéressante pour moi qui venais en Russie pour la première fois et pour un temps assez court et qui désirais le mettre à profit pour apprendre à connaître un peu ces beaux environs de Pétersbourg et ce peuple russe si différent du nôtre par ses mœurs et par son caractère.

Un jour on m'annonça pour le lendemain une grande course en voiture : Nous devions passer la journée au camp de Krassnoë-Sélo et en visiter les détails. J'étais trop heureux d'accepter la proposition ; je savais que jamais je ne retrouverais une occasion semblable pour voir de près l'armée russe et que toutes les facilités nous seraient offertes pour le faire d'une façon agréable et intéressante. Le jour suivant, favorisés d'un temps splendide, nous montions donc dans une calèche, traînée par quatre chevaux attelés de front ; mode d'attelage très usité en Russie pour les courses un peu longues. Le cocher rassembla les rênes, fit entendre un petit sifflement particulier et habituel aux automédons russes et nous voilà roulant à toute vitesse sur la route de Krassnoë-Sélo.

Nous avions une vingtaine de verstes à parcourir et nous le fîmes rapidement, je vous assure. Je vous fais grâce de la description de la route, très longue, très droite, très poudreuse, elle n'offre rien d'in-

téressant. On côtoie de temps à autre une forêt de sapins, on laisse de côté quelques maisons devant lesquelles jouent des fils de moujicks crasseux, ou travaillent des femmes en chemise rose non moins crasseuse, et c'est tout. Mais à mesure qu'on s'élève vers le plateau de Krassnoë, la vue s'étend : le golfe de Finlande s'élargit ; à l'horizon paraît vaguement Pétersbourg, ses palais, ses églises, par dessus lesquelles la coupole de Saint-Isaac brille comme une étoile. Cette masse dorée se voit de partout et, toujours étincelante, elle semble vouloir avertir le voyageur de toutes les richesses qu'elle recouvre et l'engager à aller les visiter.

II

Mais nous voici sur le plateau de Krassnoë-Sélo ; l'air est plus pur et plus frais ; nous traversons au galop de nos chevaux la petite ville de Krasnoë, dont la grande rue est bordée de villas élégantes, habitées soit par de hauts fonctionnaires, soit par les chefs de l'état-major.

La *Plaine-Rouge* (c'est ce que signifie Krassnoë-Sélo) est un immense plateau parsemé de bois, de collines et de petits lacs. Là campe chaque été l'élite de l'armée russe ; cinquante à soixante mille hommes y sont massés, me dit-on, groupés de côtés et d'autres, exerçant et manœuvrant à l'aise sur cette immense étendue de terrain dont je ne puis vous dire exactement la superficie. Ne disposant que d'une journée, nous ne pouvions tout voir et tout visiter, cela va sans dire. Nous nous dirigeâmes tout d'abord vers le campement des fusiliers de la garde, où nous devions trouver quelques officiers de notre connaissance.

Nous voilà lancés à travers champs au galop de nos chevaux (les cochers russes ne savent conduire qu'au galop), sans souci des ornières et des accidents de terrain, secoués, ballottés comme vous pouvez l'imaginer. De temps à autre, nous apercevons une troupe qui exerce ; nous essayons de distinguer à quel corps elles appartiennent ; mais l'éloignement nous en empêche, puis nous passons vite, eux aussi, d'autres troupes se présentent et viennent éveiller notre attention et notre curiosité.

Enfin voici un campement : des tentes blanches groupées autour de quelques maisonnettes, bâties en poutres mal équarries et du plus pittoresque effet. Ce sont les logements des officiers. Au centre de cette sorte de village une maison plus grande, mieux construite, à deux étages : c'est la cantine des officiers, c'est là qu'ils se réunissent pour leurs repas, leurs jeux, et qu'ils trouvent tout le confort qui leur manque dans leurs étroites chambrettes.

Notre voiture s'arrêta devant ce logis. Nous n'étions pas attendus et les officiers venaient de se mettre à table pour le déjeuner. Ils accourent surpris de voir le jeune prince que nous accompagnions.

Cet enfant de douze ans devient l'objet de leur sollicitude ; chacun sait le respect qu'a tout Russe pour ce qui touche à son empereur. Ils courent de côtés et d'autres, donnent des ordres aux servants ahuris pour augmenter leur menu, nous font asseoir à leur table et font venir leurs meilleurs vins.

Ils déplient tous cette amabilité, cette grâce qui est le propre du Russe de bonne société ; ils parlent très correctement français, la conversation s'anime bientôt et nous faisons honneur au déjeuner que nous sommes venus si inopinément partager. La table simple et rustique s'est parée des richesses que possède le corps des officiers et qui se transmettent de génération en génération dans le régiment, souvenirs de ses gloires passées. J'admire des seaux et des gobelets à champagne en argent doré du plus beau style moscovite. C'est un don que le corps reçut à la suite de quelque brillante campagne.

La musique du régiment joue pendant le repas sur une grande véranda qui précède la salle à manger. C'est là que nous allons admirer la vue charmante que nous n'avons fait qu'entrevoir : Au premier plan, un délicieux petit lac entouré de collines verdoyantes, plus loin la large plaine coupée de forêts de sapin. Nous restons là quelque temps, sans pouvoir nous lasser de ce joli spectacle, bercés par les mélodies mélancoliques et sauvages que chante le chœur des soldats groupé devant nous. Leurs chefs les ont fait appeler pour nous distraire et nous admirons l'âme et le feu avec lesquels ces rudes soldats rendent leurs chants populaires. Les voix sont souvent belles, l'ensemble harmonieux ; personne ne les dirige cependant ni ne bat la mesure.

Le peuple russe est certainement très musicien de nature ; dans l'armée, la musique, le chant jouent un grand rôle ; chaque régiment possède son chœur et en est fier ; c'est une rivalité entre eux pour savoir lequel possède le meilleur, les plus belles voix, comme aussi les meilleurs danseurs. Dans les marches, le chœur précède la troupe, et, à l'occasion, ranime les esprits abattus par quelque mélodie guerrière ou patriotique. Au camp, il charme les veillées et accompagne les danses des soldats.

Tout à coup, en effet, voici que du groupe des chanteurs se détachent deux soldats qui, se plaçant au milieu du cercle, commencent à danser avec ardeur une pantomime bizarre et sauvage, que le chœur accompagne toujours sur un ton triste et monotone. Les danseurs s'excitent, redoublent d'émulation, sautent en l'air, soulevant la poussière autour d'eux, puis retombent en frappant leurs talons l'un contre l'autre, et, restant accroupis, ils continuent toujours de danser, se jetant des regards de défi et représentant toute une petite scène par leur danse et leurs gestes. Les assistants semblent pris de vertige : un second groupe puis un troisième se détachent et vien-

uent se mêler à la danse. Ils sont là maintenant huit valeureux soldats, sautant dans la poussière, et le chœur continue toujours sa mélodie bizarre et monotone. Ce spectacle d'abord étonne, cet assemblage d'une musique presque lugubre et d'une danse folle saisit singulièrement, mais nous ne tardons pas à être vivement intéressés et nous applaudissons de tout notre cœur cette danse étrange que nous ne comprenons pas, mais dont chaque mouvement a pour le Russe sa signification particulière. C'est elle d'ailleurs qu'on nomme *la Russe*, c'est-à-dire la danse nationale par excellence.

Le moment de partir est venu : un officier traduit nos remerciements aux soldats groupés silencieux et immobiles devant nous. Ils nous répondent par une acclamation et nous montons dans les voitures que ces messieurs nous ont fait préparer ; ils tiennent à nous conduire eux-mêmes à travers le camp et tout d'abord nous nous dirigeons vers les Cosaques, qui ont pour nous un intérêt tout spécial.

III

Nous y sommes bientôt arrivés ; voici les maisonnettes des officiers ; les connaissances sont vite faites, grâce à l'aimable aisance qui distingue l'officier russe. Nous nous rendons tous chez le général I., commandant en chef des Cosaques du Don, qui, averti de notre arrivée, nous a fait préparer une collation. Le général parle malheureusement à peine le français ; il est resté Cosaque avant tout, il en est fier et n'aime que ce qui touche à son pays. Il nous fait remarquer avec orgueil que tout chez lui provient des rives du Don. Son champagne et ses cigarettes viennent de là, il tient à nous le faire savoir et il sourit dans sa grande moustache grisonnante en nous regardant les déguster. Ma foi ! champagne et cigarettes étaient excellents. Les officiers qui l'entourent font assaut d'amabilité ; ils nous promènent dans le campement, nous en montrent les différentes parties, les logements des soldats, les écuries, etc. Mais le général tient à nous faire admirer les Cosaques et une douzaine des meilleurs de la troupe paraissent tout équipés devant nous et exécutent une série d'exercices dans une prairie voisine.

J'avais entendu parler de l'agilité et de l'adresse de ces cavaliers, mais ce que j'ai vu ce jour-là a dépassé tout ce que j'aurais pu rêver. Imaginez les exercices les plus difficiles exécutés dans nos cirques européens et vous aurez une idée de ce que ces hommes faisaient devant nous en plein champ : monter sur leur bête lancée au galop, en descendre et la suivre un instant en courant avant de se remettre en selle, ramasser quelque chose à terre sans quitter leur cheval toujours lancé au triple galop, et continuer leur course debout sur leur coursier.... tout cela ils l'exécutent avec une facilité, une aisance surprenantes. Quelquefois on en frémit, un cheval semble galoper seul dans la plaine ; sans doute le Cosaque est tombé et s'est

assommé ; mais un instant après on voit reparaître tranquillement le cavalier sur sa selle ; il s'est dissimulé, je ne sais comment, derrière l'animal et s'est maintenu assez longtemps dans cette position incommode.

A ces exercices partiels succéderent des manœuvres d'ensemble, des charges, des combats simulés. J'admire la dextérité avec laquelle ces cavaliers changent d'arme, laissant leur longue lance, la charge une fois faite, pour s'emparer de leur petit mousquet et le décharger sur l'ennemi imaginaire qu'ils viennent de dépasser. Avec cela ne quittant jamais le petit fouet cosaque, formé de deux lanières de cuir très dur, et dont ils ne cessent de harceler leurs petits chevaux pleins d'ardeur et de vivacité. Installés tranquillement au bord de la route, nous suivions avec le plus vif intérêt ces exercices, écoutant les explications des officiers, justement fiers de leurs hommes et de leur corps, qui d'ailleurs a conservé bien des priviléges. Le champaigne du Don aidant, nous étions presque aussi enthousiastes qu'eux.

Enfin le chœur des Cosaques vient à son tour se produire et nous régaler de ses plus beaux chants. Comme tout à l'heure, un certain nombre de chanteurs se transforment en danseurs et exécutent avec un entrain incroyable « le Cosaque », leur danse nationale. Danse mimée en vis-à-vis, dans le genre de celle que nous avons décrite, mêmes sauts dans la poussière, même mélodie étrange et mélancolique. Les différences de détails nous échappent, mais nous nous plaisons à suivre les exercices chorégraphiques de ces soldats à la longue tunique et au bonnet d'astrakan. Cette musique et la danse semblent peu à peu les enivrer, leur animation croît de plus en plus, les danseurs paraissent saisis d'un délire furieux. Un signe les arrête... les voilà subitement silencieux et au port d'arme.

Nous devons continuer notre course ; l'après-midi s'avance et nous avons encore une visite à faire au camp des cuirassiers. Une scène touchante a lieu au moment du départ : le jeune prince a beaucoup admiré le fouet cosaque du vieux général.

C'est un souvenir précieux pour ce brave, il ne l'a pas quitté durant la campagne de Turquie et c'est avec lui qu'il conquit bien des lauriers. Vous savez d'ailleurs que le Consaque tient à son fouet comme d'autres à leurs épées peut-être. Mais l'enfant s'amuse de cet objet, il le retourne en tous sens, en admire la terrible dureté. Le vieux soldat enfin le lui offre, comme souvenir de son passage au camp. L'enfant princier s'en saisit tout joyeux et tout fier, sans même se douter du soupir de regret qu'a poussé tout bas le généreux donateur.

IV

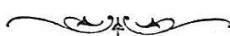
Nous voilà repartis ; nous traversons une nouvelle partie de cette immense plaine, secoués, ballottés comme auparavant dans nos voitures ; mais nous ne nous plaignons pas ; nous allons vite et nous

sommes pressés. Puis le paysage est charmant : tantôt quelque jolie forêt, un petit lac aux eaux profondes, un pittoresque campement dont les tentes blanches se voient au loin et tout cela est doré par le soleil qui se couche lentement à l'horizon.

Nous sommes bientôt au camp des cuirassiers de la garde, où l'on nous attend pour dîner. Là encore même réception cordiale; mais quelle différence entre le type de ces soldats et celui des Cosaques. Ces cuirassiers sont tous des hommes de choix, immenses et admirablement bâties; leurs chevaux, des bêtes énormes, capables de supporter ces hercules et leur lourd uniforme. Quel contraste avec les petits chevaux des Cosaques, vifs comme la poudre, légers comme des oiseaux !

Le dîner est excellent ; on s'attarderait volontiers à prendre le café en écoutant la musique du régiment qui joue devant les fenêtres ; mais l'heure presse, le soleil est couché depuis longtemps ; le long crépuscule de l'été russe a commencé. Encore un applaudissement au chœur des cuirassiers qui vient se faire entendre, encore un coup d'œil à la danse que ces grands et gros soldats commencent avec une agilité qui nous étonne, puis nous regagnons notre calèche, saluons encore nos aimables hôtes et nous voilà roulant du côté de Péterhof, tandis que derrière nous retentit encore l'air triste et monotone qui accompagne la gaie danse des soldats.

L. P.



BIBLIOGRAPHIE

Un nouveau journal militaire périodique vient d'être créé en France : *La Revue générale et de l'état-major* (Revue militaire des Deux-Mondes).

Ainsi que l'indique son nom, cette publication se donne pour tâche de combler une lacune qui se faisait vivement sentir dans le domaine de la littérature militaire. Tandis que artillerie, cavalerie, infanterie, génie, service de l'intendance, bref chaque arme possédait sa revue, l'état-major seul, malgré l'importance de ses attributions, n'avait aucun organe.

Une autre raison venait encore militer en faveur de la fondation du nouveau journal. Celui-ci s'exprime en ces termes à ce sujet :

« Une autre cause semble nécessiter la création d'une *Revue spéciale de l'état-major*. Les officiers chargés d'assurer ce service y restent quatre ans, puis passent deux ans dans la troupe ; parmi les officiers brevetés, il en est qui ne vont pas dans le service d'état-major ; d'autres, enfin, sont employés dans les écoles, etc.

» Tous ont fait les mêmes hautes études, tous ont des intérêts et des droits communs, ont le devoir de se tenir au courant des mêmes choses ; mais, disséminés un peu partout, ils manquent de trait